

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 8

Artikel: Lo maracouni et lo dzoset
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rêter les vents coulis. Aux parois de bois quelques tableaux ; au milieu de la chambre une table autour de laquelle presque toute la famille est réunie.

Du bout de son aiguille à tricoter, la mère — patiente institutrice — montre au tout petit les grandes lettres de la *palette*. Un second numéro, accoudé des deux coudes, se bouche les oreilles pour rompre toute communication avec le monde extérieur ; il répète avec obstination : 3 fois 6 font 18, 3 fois 7 font *vingt un* ; enfin le plus grand, catéchumène de deuxième année, se perd dans le *Symbole des Apôtres*, qu'il doit réciter à la *cure*.

Derrière le fourneau, le père et l'oncle David dorment à poings fermés ou fument comme des locomotives en feuilletant un vieil almanach.

— Ecoute-voilà, mama, j'ai entendu marcher sur la galerie.

— Caise-tè. Qui est-ce qui viendrait à des heures pareilles ?

— Je te dis que oui. J'ai entendu *picoter* la porte de la cuisine.

En effet, voici qu'on entend de gros souliers qui secouent, avant d'entrer, la neige dont ils sont fourrés, tandis qu'une voix crie :

— Y a-t-il quelqu'un ?

— Eh ! mon père, ti possible, c'est les cousins du Crêt ! Entrez vite. Que vous êtes gentils d'être venus.

En effet, c'est les cousins du Crêt.

Voilà d'abord la cousine Griton, dont on ne voit que le bout du nez hors de son mouchoir tricoté. Elle souffle son falot, rabaisse ses gredons qu'elle avait ramenés sur sa tête et distribue des saluts à gauche et à droite. Puis c'est le cousin Jean, figure barbe sous un chapeau de feutre à bords immenses, perdu dans un manteau fluteur à courte pèlerine (un tout véritable imperméable et inusable, de chez Rime-Pipoz à Charmey) ; aux pieds de gros souliers garnis de *grêpes*, car on est au temps du trainage et il faut être ferré pour aller au foin ou au bois par la montagne.

Quel remue-ménage soudain !

Derrière le fourneau, on s'est réveillé !

La *palette* et le livret ont disparu.

— Vite, asseyez-vous, cousin ; mettez-vous là, cousine. Tenez-voir mon chauffe-pieds !

Et ce sont des compliments, des façons à n'en pas finir.

— Voyez-voir cette cousine Julie, qui *tire tout bas* pour nous recevoir. A présent, s'il vous plaît, tenez-vous voir tranquille.

Mais la cousine se démène, installe tout le monde, avance les chaises, après les avoir essuyées du coin de son tablier, monte la lampe, approche la table, expédie la marmaille.

— Allons, les petits, au lit, et toi, Louis, va-t-en finir d'apprendre ton catéchisme à la cuisine.

Enfin, tout est prêt. Alors, cela ne traîne pas... Dans la garde-robe, ou dans le tiroir de la table, en tout cas pas bien loin — on les a toujours à portée — la maman a pris les cartes et les a posées sur la table.

Dame, chaque âge a ses plaisirs : aux jeunes, la luge, aux vieux, les cartes, et les unes passionnent autant que l'autre.

Voyez donc la mine satisfaite des quatre personnages qui suivent d'un œil attentif le va-et-vient des cartes, de vieilles cartes grasses qui glissent mal.

C'est l'homme qu'on joue, l'homme de *brouck*, un vieux jeu montagnard, aux combinaisons difficiles, où l'on peut, avec un peu d'audace, faire des coups magnifiques, mais où, plus qu'à tout autre, la Roche Tarpéienne est près du Capitole.

Inutile de dire qu'on ne joue que pour l'honneur, à moins qu'on ne joue le *brelan* ou le *moultz*, auquel cas les noisettes servent d'en-

jeu. Cela ne fait rien, on s'intéresse quand même, on se passionne. La cousine Griton, elle-même, si placide à l'ordinaire, devient fiévreuse quand approche la fin de la partie.

Le cousin David, un vieux célibataire, commence à prendre de l'humeur. Il y a de quoi, du reste. A ce jeu, fidèle image de la vie, les dames ne sont utiles qu'accompagnées de leurs maris ; seules, elles sont un danger perpétuel. Or, le pauvre David en trouve constamment dans son jeu.

— Tsancro dé femallé ! murmure-t-il dans sa barbe. Mè que n'ein né djamé pu trouva ouna por me tsaussoua mé bas et mé raccommoda mé z'haillons, ora, que n'in né pas fauta, mé corran tot' atri.

De temps à autre, cela devient palpitant. Pour une dame à *émorder* ou à garder, on s'arrête, on se consulte des yeux, on cherche à apercevoir sur les doigts de son partenaire un signe révélateur. Faut-il ou ne faut-il pas ? Si ça réussit, on est *frou*, oui... mais, si ça ne réussit pas ?... Un bon mariage arrange bien des choses, mais un mauvais fait aussi bien du mal, — toujours comme dans la vie. — A la cuisine, Louis ne se doute pas des tranches qui secouent les auteurs de ses jours, et l'on entend sa voix qui annonce, toujours : « créateur du ciel et de la terre... »

Enfin, quand l'indécis s'est décidé, ce sont des explosions de rires du côté des heureux, des regrets de l'autre côté.

Et les coches s'alignent sur le papier, en même temps que les heures défilent au vieux coucou.

Mais on ne fait pas que jouer. De temps à autre, on s'arrête pour faire un petit bout de *coterd*.

— Quel bon nouveau par le monde, cousine Griton ?

— Eh bien pardine, c'est pas à moi qu'il les faut demander, les nouveaux. Je ne sors jamais de la maison. Je vous jure, il y a des fois, si je ne voyais pas les baptêmes à l'église, je ne saurais rien...

A propos, savez-vous si la femme au greffier a *bouébé* ?

— Oh oui ! c'est fait depuis hier matin.

Ah ! c'est ça. J'ai bien vu passer le greffier. Je me disais : je m'*ellonne* où il peut bien aller, comme ça *tout beau habillé*. Pardine il allait chez le *pétabosson*.

— Et, qu'est-ce que c'est ?

— Eh mon té, une demi-batze.

— Encore !... Ça fera une pauvre malheureuse de plus à donner à tourmenter plus tard à une de ces *bourtià* d'hommes. Dites-voilà, avez-vous fait boucherie ?

— Pas encore, mais il me tarde bien que ce soit fait. Mes toupines sont toutes vides, et du reste, notre cochon ne *profile* plus... Et vos poules, vont-elles bientôt faire des œufs ?

— Elles commencent pourtant à devenir rouges... Je regrette toujours ma grosse blanche que le bon-oiseau m'a prise l'été passé.

Du côté des hommes, c'est moins animé. Ces messieurs ne peuvent pas lutter avec leurs dames pour la rapidité ; du reste leurs pipes les occupent : nettoyer, bourrer, allumer méthodiquement, cela prend du temps.

C'est dans un de ces intermèdes que la maîtresse de maison sert le thé, du bon thé à la cannelle que l'on boit brûlant, en grignotant des bricelets, ou ce qui est plus fréquent, en mangeant modestement du pain et du fromage, du bon fromage vieux que l'on coupe en *rebibes*.

Mais cela ne dure pas. L'oncle David veut à toute force rattraper la veine et rappelle qu'on n'est pas là pour *batoiller*.

— Allons, *remmodons*-nous voir. Et l'on se rapproche de la table pour voir la retourne.

Et les heures passent, passent si bien qu'au

milieu des mariages, des *capés*, on ne s'aperçoit pas de leur fuite rapide.

Maintenant, on ne prend plus la peine de s'arrêter entre deux parties : on se passionne toujours plus : les rires deviennent nerveux ; on ose davantage. L'oncle David commence à avoir une chance extraordinaire avec ses dames ; il les case presque toutes sans accident, c'est ce qu'il appelle les mettre à la *souffle*.

— Mon père, ti possible, c'est l'heure de se *réduire*. Il faudra pourtant bien se *démâtiner* une fois demain. Allons, Jean, *démourdeze-toi*. On n'a point d'*escient* de rester jusqu'à des heures pareilles.

Et le cousin Jean rallume le falot, la cousine Griton relève ses gredons. On échange des saluts interminables.

— A présent, voussavez, c'est à vous de venir ; on vous attend. Tâchez de venir pendant que la lune *claire* sur le matin pour vous *ren-tourner*.

— Oui, oui, on ira sitôt qu'on aura fait boucherie. Faites attention de ne pas vous *aboucler* là-bas vers le bassin, c'est tout en vive glace.

Et tandis que le falot s'éloigne en sautillant sur la neige, le cousin David pousse la *targette* pendant que son frère va faire le tour aux vaches et que la Julie se dit, en mettant sa coiffe de nuit : « C'est pourtant fou de jouer aussi longtemps que ça. Voilà bientôt trois heures ! Après tout, tant pis, on ne fait pas plus de mal *ainsi qu'ainsi* ».

PIERRE D'ANTAN.

Pour nos lectrices.

La grande vie est dans tout son éclat à Pétersbourg. La fleur qui fait fureur, la fleur *fashionable* par excellence dans la cité russe, est la rose noire. Cette fleur couleur de jais, a été obtenue, après dix ans d'essais, par un jardinier, désormais célèbre, du nom de Fétissof. Les amateurs d'étrange pourront lui demander des boutures. Pour moi, il me semble que c'est un crime d'avoir donné une livrée de deuil à la reine des fleurs et de l'été.

Nous avons d'autres nouvelles de la cour russe. On y dit que Nicolas II tyrannise la tsarine... au sujet de la toilette. La jeune impératrice a des goûts de simplicité un peu austère, qui ne conviennent pas en sa patrie nouvelle, où l'on conserve encore quelque amour pour le débordant luxe asiatique.

Aux petites réunions, elle ne porte guère que des robes de velours noir, ouverte, légèrement en cœur, avec un superbe bijou au corsage. Elle n'ajoute rien à la parure de sa chevelure blonde. Contrairement à la mode, elle ne porte pas de bagues, si ce n'est l'alliance et l'anneau de fiançailles. « Mes doigts, un peu carrés du bout, ne sont pas assez jolis, confesse-t-elle à Nicolas II, pour que j'attire l'attention sur eux. » A peine un ou deux bracelets autour de ses minces poignets. Et elle s'excuse de son mieux auprès de son tsar et seigneur.

Dernièrement, cependant, elle a paru à une grande réception, dans une toilette vraiment royale et d'une certaine originalité. C'était une robe de velours ivoire qui s'ouvrait sur une jupe de cette dentelle « membraneuse » jaune soufre, très particulière, originaire des steppes du gouvernement d'Arkangel, et que fabrique, dans un coin du palais, de vieilles femmes venues de cette contrée.

Mais ce qui donnait à cette toilette une intense poésie, c'était un oiseau blanc de petites dimensions, qui semblait s'être tout naturellement posé sur la tête de la jeune souveraine. Cet oiseau rare, tué sur la mer Blanche, avait des yeux de rubis, des serres de diamant, un bec de corail rose. Ainsi coiffée, la tsarine évoquait le souvenir d'une héroïne de la mythologie scandinave. Elle a entendu courir un murmure, un *souffle* d'admiration, quand elle est entrée dans la salle, suivie de ses cent demoiselles d'honneur.

(Annales politiques et littéraires.)

Lo Maracouni et lo Dzoset.

Noutron veladzo est adé noutron veladzo et l'est quie io on sè plii lo mè. Quand on sondzo qu'on l'ài est venu ao mondo, qu'on l'ài a été

à l'écoûla, qu'on l'âi a été reçu et qu'on vâo l'âi restâ tant qu'âo dzo iô faudrà mettrê lo gardabit ein sapin, cein vo fâ âmâ cl'l'endrâi mē que ti lè z'autro et no paret qu'on est bin que quand on l'âi est.

Vo seimblî assebin que rein n'est bon et que rein ne vint asse bin coumeint cein dè tsi vo ; lè truffès vo parèssont pe bounès, la fruita bin pe balla, lè tsamps, lè prâ, mimameint lè courtis ont meillâo façon, enfin, quiet, tot vo seimblî meillâo. Porquie? Papeque tsacon a l'amou dè la patrie po son veladzo ; on est fé tré ti dinse et tot cein que vint dè tsi sé saré adé lo préférâ.

Allâ-vâi deré à cliâo d'è Gollion que l'ont dâo crouie vin ! Vo sottindront que l'est meillâo que cé d'Eresses et ditès-vâi, dévant on Fri-bordzâi, que lo fremadzo dâo Simeta est lo meillâo dè la Suisse ! Vo fariont : « Oh ! oh ! et cé qu'on fabrequè pè la Gruyèra, por quiet lo preni-vo ? »

Que volliâi-vo, on est tré ti dinse !

On dzo dè faire d'Oûron, on paisan dè pè Maraçon avâi atsetâ onna modze d'on gaillâ que vegnâi dè pè Bro, on veladzo on pou pe amont què Bulle, et quand l'uront fé la patse sont zu, coumeint dè justo, partadzî demi-pot à la pinta dè coumouna ; dè bio savâi l'ont bar-jaquâ on pou dè cosse, on pou dè ceint tot ein bévesseint.

— Vo n'itès jamè venu per tsi no ? fe lo Fre-bordzi.

— Oh ! na ! l'âi dese lo Maracouni, y'è étâ on part dè iadzo tant qu'à Bulle et, vo sèdès, quand on vâo atsetâ âobin veindrè, on vint ice âobin ne veint à Tsatè-St-Dèni et à Mâodon que sont pe proutso. Vint-te bin per tsi vo ?

Adon lo Dzoset qu'avâi prâo niâffa et qu'arâi étâ on tot bon po veindrè dè la granna dè dzan-liâo, sè met à l'âi vantâ Bro, don son veladzo, et, à l'ouèrè, on arâi djurâ que l'étâi lo premi payi dè l'univers ; l'âi desâi que l'aviont ti lè z'ans per lè dâo bliâ, dâo fromeint tant que l'ein poivant reduire, quelè truffès l'âi vegniant asse grossès que dâi tiudrès et cliâo qu'on medzivè dein lo canton dè Vaud, tsi leu, lè baillivant âi caïons ; l'aviont tant dè tchoux que lè z'espèdiyivont pè dâi trains dè mart-chandi tot espres dein lo canton dè Berne po fèrè dè la campouta et lè pe petits caïons dè Bro étiont gros coumeint dâi bio madzons.

— Teni ! se lâi fe, po vo provâ que tot vint et que tot reind mē tsi no què dein lo canton dè Vaud, y'è on pommâi, dâi calvinès, que y'è plliantâ ia petèrè trâi à quatr'ans, et bin l'an passâ, quand l'è grulâ, iavâi tant dè pommès perquie bas qu'on ne véyai perein la fonda !

— Oh ! oh ! sè peinsâ cé dè Maraçon, te vâo m'ein contâ, et bin, atteinds-tè-vâi ! adon l'âi dese :

— Per tsi no, on n'a pas onco tant à sè plliendrè, tot grannè et tot cret rein dè mi assebin ; po vo derè, mon père a atsetâ ia on part d'ans 'na propriètà à Maraçon qu'est dou iadzo asse granta què lo canton dè Vaud et su cé bin, l'âi a dâi ceresi qu'ont dâi tant grantès bessès que, quand on va ramassâ lè cerisès et qu'on sè séparè à la fonda po couilli tsacon dè son côté, on est trâi dzo sein sè revairè ! *

La poésie qu'on va lire, modèle de fraîcheur et de grâce, est, croyons-nous, très peu connue. Elle fut écrite par M. Louis Favrat, en 1849 :

Frère et sœur.

— Va-t'en ! La sottie, la méchante
Qui ne m'a rien dit ce matin,
Qui s'obstine à rire ou qui chante,
Quand je suis à rêver sur un auteur latin ;
Qui m'a versé mon écritoire,
Et taché deux cahiers de vers,
Qui me répète et s'en fait gloire,
Que mes alexandrins sont tournés de travers ;

Venez contempler votre ouvrage :
Je n'y vois plus dans ces cahiers !
Vous me transcrirez cette page...

Mauvaise, qu'ayiez-vous à voir dans mes papiers ?

Vous n'aurez plus de mes vignettes
Pendant un mois, vous entendez...
Vous m'avez caché mes lunettes
Encor, je le devine. — Et moi je veux les dés

Que vous m'aviez promis, mon frère,
Outre l'album et le sonnet :

Vous me les donnerez, j'espère,
Ou je n'achèverai jamais votre bonnet !

— C'est demain, je crois, votre fête ;
Soyez gentille et l'on verra,
Ensuite une chose m'arrête :

Si je vous demandais... le feriez-vous, Laura ?

— Je copierai tous tes poèmes,
Tous tes vieux cahiers barbouillés,
Rondeaux, sonnets, ballades blêmes,
Quatrains mal assortis et rêves embrouillés !

— Tu me promets beaucoup de choses,
Mais je demande moins de toi :

Donne-moi ton bouquet de roses,
Et puis, petite sœur, écoute, embrasse-moi !

LOUIS FAVRAT.

Architecture. — M. Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts, à Paris, vient de publier un volume qui est un véritable monument d'érudition sur l'*Histoire et la philosophie des styles*. M. H. Havard gourmande ses contemporains. Il nous reproche notre éclectisme, la versatilité de nos goûts, le penchant que nous avons à nous accommoder de la pacotille ou, comme on dit dans l'argot du peuple, du « chiqué ». Nous sommes, il est vrai, d'abominables truqueurs. Nous remplaçons le cuir de Cordoue par une imitation de papier peint, le marbre par le stuc, le fer forgé par la fonte, la pierre de taille par le ciment, la soie par le coton, le bois par le plâtre maquillé. Il se plaint que nous nous attardions à l'imitation des vieilleries, au lieu de modeler des formes nouvelles. Quant à ce qui est de l'ornementation des demeures, c'est pis encore. Et notre impuissance y éclate désastreusement.

La déesse Iris, messagère des dieux.

— Un de nos instituteurs avait donné à sa classe un cours élémentaire de mythologie, afin que ses élèves eussent au moins une idée générale des divinités des anciens Grecs et des anciens Romains, divinités auxquelles les auteurs font assez fréquemment allusion dans leurs écrits.

Procédant un jour à une interrogation, afin de s'assurer s'il avait été bien compris, il demande à l'un de ses plus jeunes écoliers qui était Iris et ce qu'elle faisait.

L'enfant se souvenait bien de la mission de cette déesse, mais il avait oublié son titre : *messagère des dieux*. Il hésite, cherche en vain dans sa mémoire et reste sans mot dire.

Le maître insiste et lui demande : « Voyons, Jules, te souviens-tu de ce que je vous ai dit de la déesse Iris, et quel était son rôle ? »

— Oui, m'sieu.

— Et qui était-ce ?... que faisait-elle ?...

— M'sieu, c'est celle qui faisait les commissions !

Recettes.

Nettoyage de la soie. — La benzine ou les essences détruisent souvent la fraîcheur de la soie ; voici un moyen très facile de remédier à cet inconvénient :

On commence à gratter la tache de graisse qu'il y a sur l'étoffe, avec un coupe-papier, en ayant soin d'appuyer fort. On étend ensuite l'étoffe sur une planche et on met sur la tache une couche de craie bien pulvérisée. On met sur la craie une feuille de papier buvard et on repasse avec un fer bien chaud.

De cette manière, la graisse qui reste fondra et sera absorbée par la craie.

Calmant contre la toux. — Un accès de toux subit qui vous épuise exige souvent des soins immédiats, surtout dans les cas de phthisie et de maladie chronique des poumons. En pareille circonstance et en l'absence du médecin, l'eau chaude, ce remède toujours utile, rendra souvent de grands services. Il faut absorber l'eau presque bouillante à petits coups, lorsque le paroxysme se produit. L'eau chaude soulage la toux provenant d'irritation en favorisant la production des sécrétions qui humectent les surfaces irritées. L'eau chaude provoque l'expectoration et soulage la toux sèche.

Boutades.

— Dites donc, Monsieur Berlureau, vous savez, mon ami le banquier, eh bien, on vient de lui voler 150,000 francs.

— C'est bien fâcheux, et je le déplore, mais cependant vous avouerez qu'il vaut mieux que cela soit arrivé à lui qu'à un pauvre malheureux...

Charitables propos sur une visiteuse qui vient de sortir :

— Quel singulier chapeau elle a !

— Et puis cette façon de le mettre sur les yeux... il lui cache la moitié de la figure !

— Oh ! on en voit toujours assez !

Un ex-financier, en ce moment détenu dans une maison centrale, écrivait l'autre jour à un ami :

— Avoue que c'est vexant tout de même..... C'est en cherchant à me faire une place au soleil que j'en ai trouvé une à l'ombre.

Problème.

Une jeune fille voyant un grand nombre d'oiseaux sur un noyer, les interpelle : « Hé ! là-haut, je pense que vous êtes au moins une centaine ? »

— Non, répond un pinson, si nous étions trois fois autant que nous sommes, plus la $\frac{1}{2}$, plus le $\frac{1}{3}$, plus le $\frac{1}{4}$ du nombre que nous sommes, plus le nombre de mes ailes, nous serions juste 100.

Combien y avait-il d'oiseaux sur l'arbre ?

Le mot de la charade de samedi est Pré-nom. Ont deviné : MM. R. et F. Fonjallaz, Reuteler, H^{se} Pache, M^{me} Vuataz, Ida Lehmann, Blanc-Décombaz, F. Freymond, Louis Kiener, V. Jaquiéry, Brasserie du Simplon, Em. Favre, H. v. d. Bellen, M. Durussel, A. Nicole, M. Amstein, A. Lavanchy, Lse Michel, Aloïs Oth, Lydie Schmidt, Ernest Michon, Henri Page, Jules Poget, A. Chevalley, A. Henrioud, Ch. Turin, Hri Panchaud, Louis Margot. — Le tirage au sort a donné la prime à la Brasserie du Simplon. — *Nous rappelons qu'il n'est pas tenu compte des réponses de personnes non abonnées.*

THÉÂTRE. — L'amusante comédie de Bisson, *Les surprises du divorce*, a été déjà jouée bien des fois à Lausanne : elle y retrouve toujours le même succès. Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement, jeudi, interprétée comme elle l'a été par nos excellents artistes. Demain, dimanche, drame à grand spectacle, annonce l'affiche : **Les Pirates de la Savane**, 5 actes et 6 tableaux. — Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au rabais, un solde de

15 COPIES DE LETTRES IN-4°

— 500 feuillets, Répertoire. —

à Fr. 2.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit : « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vinde-vogel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.